

Bellal

C'était le ciel intense d'après la pluie. Le vol des oiseaux semblait prêt à le déchirer. Les crêtes se dessinaient parfaitement jusqu'à l'horizon. L'été jetait ses dernières forces.

Parmi les chênes, un long cri et des halètements. Casquette à la main, un jeune berger dévalait la pente. Les cailloux volaient sous son pas dans un nuage de poussière. Il dérapait, enjambait, accélérât. Griffait ses jambes contre les buissons. Son front ruisselait de sueur, ses yeux étaient déformés par la peur. D'un bosquet à l'autre, il dépassa les premières maisons.

Sur la place du village de Lardier, quatre anciens profitaient de l'ombre douce d'un tilleul. Le premier à entendre les cris se leva : « Oh ! Qui est-ce qui crie comme ça ? »

L'un d'eux porta la main à son front. Il vit arriver le jeune homme qui perdit sa casquette en déboulant sur la place. « C'est le berger de Sommelongue ».

L'adolescent ébloui par le soleil rasant, cherchait son souffle. Il vit les anciens. Se précipita.

« Là-haut ! Il faut venir avec moi là-haut. Il y a une femme qui est en train d'accoucher.

- Mais de quoi tu parles Firmin ? T'as pris la foudre ou quoi ?

- Non, je vous jure. Il y a une femme dans ma cabane de berger et son bébé est en train de naître.

J'ai promis que j'allais chercher quelqu'un pour l'aider. »

L'annonce de Firmin créa la surprise. Les anciens se regardèrent, perplexes.

« Et qui c'est cette femme ? Ta copine ? », demanda Julien

« Meuh non. Je suis célibataire. Je promets de tout vous raconter si vous venez avec moi pour l'aider. Mais là, il faut faire vite », insista Firmin.

« Tu sais, nous, on te sera pas très utile. Ce qu'il te faut, c'est une sage-femme ou une infirmière », constata Julien.

« On pourrait demander à ma nièce Camille. Elle est infirmière depuis des années. Elle saura sûrement quoi faire », proposa Edmond, en haussant les épaules. Prenant son portable, il commença à expliquer à son interlocutrice : « C'est Firmin, le berger de Sommelongue, il dit qu'une femme est en train d'accoucher dans sa cabane et qu'elle a besoin d'aide. Tu pourrais monter ? ». S'adressant à Firmin : « Mais comment on y va à ta cabane ? »

- Par la montagne, c'est un peu long, mais si on prend la piste incendie en voiture on y sera rapidement. Il faudrait juste la clé pour pouvoir ouvrir la barrière. »

« Ça je peux m'en occuper, proposa Julien. Il suffit d'aller la chercher à la mairie. Je vais voir. Tu as de la chance, je crois même que le maire est là. » Effectivement, celui-ci se trouvait dans son bureau. Il écouta avec attention le récit de Julien et accepta d'ouvrir la barrière. « Ce n'est pas très légal. Mais on dira que c'est pour la bonne cause. Et si ça permet d'éviter de se retrouver avec un

cadavre sur les bras... ». Joseph était maire depuis plusieurs années. Il connaissait tout le monde au village et était un homme respecté. Un peu bourru, il râlait souvent. Mais on disait aussi qu'il agissait avant tout avec son cœur et qu'il s'arrangeait ensuite pour faire entrer cela dans un cadre administratif adéquat. « En tout cas, je veux aller là-haut. Il faut que je sache de quoi il en retourne ».

Un peu plus bas, sur la place, l'agitation était à son comble. Edmond avait réussi à convaincre sa nièce. Elle avait demandé quelques minutes pour préparer ses affaires et avait promis de passer prendre son oncle et Firmin sur la place.

Un instant plus tard, le 4X4 arriva. « Allez, on y va. Qui monte avec nous ? », lança Camille. Firmin grimpa à l'avant pour indiquer le chemin. Joseph le maire, Edmond et Julien, les plus vaillants des anciens, se glissèrent sur la banquette arrière.

Camille était infirmière libérale dans ce petit village et ses alentours. Après avoir travaillé plusieurs années en hôpital, elle avait choisi de quitter la ville et de revenir là où elle avait grandi. Agée d'une cinquantaine d'années, elle était dynamique et très appréciée des gens chez qui elle allait. Elle prenait toujours le temps de discuter avec chacun un peu plus longtemps que nécessaire. Elle s'intéressait vraiment à ses patients.

Dans le 4X4, Firmin tordait ses mains dans tous les sens. Camille le rassura. « Ne t'inquiète pas, Firmin. Dans la plupart des cas, un accouchement se passe bien. Elle était dans quel état quand tu l'as quittée ?

- Elle disait qu'elle avait mal. Elle avait perdu les eaux. Je crois que c'est son premier enfant. Son mari était là pour la reconforter.

- Quoi ? Il y a quelqu'un d'autre avec elle là-haut, s'inquiéta le maire. C'est quoi cette histoire, comment ça se fait que je ne sois pas au courant.

- Je vais vous raconter, promet Firmin. Mais d'abord, il faut qu'on arrive.

- C'est pas plus mal qu'ils soient deux, constata Camille. Au moins, il y a quelqu'un avec elle. »

Le 4X4 stoppa à l'entrée de la piste incendie. Firmin sauta de la voiture pour aller ouvrir le cadenas et soulever la barrière. « Il faut suivre la piste pendant une dizaine de minutes. Après, il faudra prendre à droite, mais je te montrerai. La cabane est presque accessible en voiture. C'est comme ça que je remonte le ravitaillement en début de saison. »

« Tu as de l'eau, là-haut », s'inquiéta Camille.

« Oui, il y a une source juste à côté qui ne tarit jamais. J'ai fait un petit canal qui permet de l'avoir directement au robinet. Et avec les panneaux solaires sur le toit de la cabane, on arrive même à la faire chauffer. »

Le reste du trajet se fit en silence. Camille était occupée à éviter les ornières. Firmin semblait

complètement désorienté. Et à l'arrière du véhicule, les trois occupants se demandaient dans quelle histoire ils étaient allés se fourrer.

« C'est là qu'il faut tourner, dit Firmin. Continue tant que tu peux. Tu pourras te garer à une vingtaine de mètres de la cabane. »

Une fois la voiture stoppée, les occupants en descendirent.

Un homme vint rapidement à leur rencontre. Le visage buriné, les cheveux sombres, il semblait lui aussi perdu. « Je vous présente Roberto, expliqua Firmin. Il ne parle pas bien le français mais le comprend à peu près. On communique surtout par geste. Zyrkane, sa femme, est à l'intérieur de la cabane. » Roberto avait l'air fatigué, inquiet. Montrant du doigt Camille, Firmin se voulut rassurant : « Elle va aider Zyrkane, n'aie pas peur ».

Camille entra dans la cabane. Elle s'approcha de Zyrkane, lui parla doucement. Puis elle ressortit : « Vous les hommes, je ne veux pas vous voir. Firmin, apporte-moi des bassines et de l'eau et puis après tu attendras dehors avec les autres. Roberto peut rester si il veut ».

Julien, Edmond, Joseph et Firmin allèrent s'asseoir sur un banc en bois à quelques mètres de la cabane.

« C'est le moment que tu nous racontes, Firmin », soupira le maire.

Le jeune berger s'épongea le front et se lança :

« C'était à peu près trois semaines après que je sois monté avec les brebis, au mois de mai. Un jour, je les ai vus arriver, tous les deux. De loin, j'ai cru que c'était des randonneurs. Il y en a quelques fois qui viennent se perdre par ici. Mais là, ils semblaient épuisés. Et elle, elle n'arrivait plus avancer avec son ventre déjà lourd. Je leur ai montré le banc pour qu'ils s'assoient et je leur ai donné de l'eau. Ils avaient l'air d'avoir peur. Je les sentais inquiets. Ils ne parlaient pas. J'ai essayé de leur expliquer que je vivais seul ici et qu'ils n'avaient rien à craindre. Le soir, je leur ai proposé de dormir à l'intérieur de la cabane. Moi je dors souvent à la belle étoile, juste à côté du parc, à cause du loup. Ils ont accepté. Et puis, le lendemain, je leur ai dit qu'ils pouvaient rester encore un peu. On ne se gênait pas. Et elle, elle avait besoin de se reposer ».

« Et tu nous as rien dit, pesta le maire. Tu sais qui ils sont, d'où ils viennent ? »

Firmin ne répondit pas et continua son récit : « Petit à petit, on a fait connaissance, on a essayé de se causer. J'ai compris qu'ils avaient quitté leur pays, il y a longtemps et qu'ils avaient marché pendant des mois et des mois, en passant par les montagnes, en se cachant. Moi, finalement, j'étais content qu'ils soient là. C'est pas facile d'être toujours seul. Là, Roberto, il s'occupait du potager, il me coupait le bois. Zyrkane, elle faisait la cuisine, elle chantait. On sentait qu'ils étaient bien ici. On ne se gênait pas. C'était bien. »

« Donc si je comprends bien, tu accueilles deux réfugiés dans ta cabane, sans en parler à personne.

Tu sais qu'on n'a pas le droit de faire cela ? Tu sais que la cabane est communale ? Et qu'est-ce que je fais, moi, maintenant avec deux sans papiers sur les bras ? Tu y as réfléchi à ça ? Je leur dis quoi, moi, à la préfecture ? Cet enfant, il va bien falloir le déclarer », s'emporta le maire.

« Oh Joseph, calme-toi. Tu le sais bien au fond de toi qu'il a bien fait le petit. Il n'allait pas les laisser repartir, surtout elle avec son gros ventre. Il a été humain, c'est tout », tempéra Edmond.

« Oui, je le sais, mais c'est pas toi qui va devoir gérer toutes les emmerdes qui vont en découler. »

Le silence se fit. Petit à petit, le soleil avançait dans le ciel. Firmin alla ramasser quelques fraises dans son potager qu'il offrit à ses visiteurs : « Je n'ai que ça. Le reste, c'est à l'intérieur. Et comme on ne peut pas rentrer ».

« C'est bien long, soupira Julien. Ce serait bien quand même qu'il naisse avant la nuit ce petit. »

« Eh, tu sais bien que ça se commande pas, rigola Edmond. Eugénie, ma première femme, elle a mis plus d'une journée pour faire naître mon premier fils. Vingt-six heures de travail. A la maternité, ils n'en pouvaient plus. Et tu vois, ça a donné un beau gaillard. »

« Edmond, ferme-là un peu avec tes histoires, rouspéta Joseph. Je te rappelle qu'on n'est pas à la maternité. Et qu'en plus cet enfant-là, on ne sait même pas d'où il vient. »

Le soleil était à deux doigts de passer derrière la montagne quand Camille sortit enfin de la cabane. Les traits tirés, elle leur sourit : « Ça y est, c'est fait. C'est un beau garçon qui est né. Tout s'est bien passé, mais la maman est très fatiguée. Et Roberto a l'air inquiet encore. Firmin, je compte sur toi pour t'occuper d'eux ce soir. Fais leur une soupe bien consistante. Quelque chose qui les requinque et qui donne du lait à la maman. Maintenant, je dois redescendre au village. Il y a d'autres gens qui ont besoin de moi. Mais je remonterai demain et tous les jours de la semaine pour vérifier que tout va bien. »

Edmond se tapa sur les cuisses : « Si on te voit monter tous les jours chez le berger, ça va faire jaser ».

- C'est bon, tonton. Tes blagues à deux balles, tu les gardes pour tes copains de bistrot. Je te rappelle que Firmin à l'âge d'être mon fils. Et tu sais bien que les qu'en dira-t-on ne m'ont jamais vraiment dérangé. Allez, les ancêtres, on y va.

- Minute, Camille. Tu veux que je redescende comme cela, comme si je ne savais rien, pesta le maire. Je te rappelle qu'il n'y a rien de réglo dans cette affaire. J'en fais quoi de cette naissance ?

- Rien, pour l'instant, tu n'en fais rien. Tu n'es pas à un jour près. On dit que la nuit porte conseil », rétorqua Camille.

Lors des trois jours qui suivirent seule Camille se rendit chaque jour à la cabane du berger. Elle apportait avec elle des couches, des vêtements, du lait en poudre pour le bébé, mais aussi le

nécessaire pour la maman. Le petit garçon se portait bien. Ses parents l'avaient baptisé Bellal. Au village, Joseph, le maire, se demandait quoi faire. Il voulait déclarer cette naissance pour donner une existence à cet enfant. Mais d'un autre côté, il savait qu'en la déclarant, il signalait aussi la présence de sans-papiers dans sa commune. « Je ne connais même pas leur histoire. S'ils sont réfugiés politiques ou pas », soupira-t-il. Il avait beau retourner le problème dans tous les sens, il ne trouvait pas de solution. Fallait-il prévenir la préfecture avec le risque que le couple et l'enfant soit renvoyés du pays aussi sec ou placés dans un centre de rétention ? Ou fallait-il garder le secret et se mettre ainsi dans l'illégalité ?

Joseph saisit son téléphone et appela Camille : « Il faut absolument que je monte là-haut. Je dois leur parler, voir avec eux ce que l'on fait. Mais c'est mieux si tu es avec moi. Ils seront moins craintifs. Toi, ils te connaissent. Si tu veux bien, on y va ensemble demain. » Camille accepta.

Le lendemain matin, le 4X4 de Camille monta à la cabane, avec elle et Joseph à son bord. Pendant le trajet, tous deux évoquèrent la situation. « Je ne sais pas quoi faire. Je ne peux pas ne pas déclarer cet enfant. Il faut qu'il ait une existence légale. Et puis ça lui servira peut-être un jour d'être né sur le territoire français, lui expliqua Joseph. Mais d'un autre côté, qu'est-ce qu'ils vont devenir si on apprend qu'ils sont entrés illégalement sur le territoire français. Tu imagines si on les met dans un centre de rétention à cause de nous, avec le petit. Ou si on les renvoie chez eux. S'ils sont partis c'est bien qu'il y a une raison. J'ai beau tourner le problème dans tous les sens, je ne sais pas quoi faire.

- Tu sais Joseph, mon grand-père disait toujours : quand tu ne sais pas quoi faire, écoute ton cœur, fais ce qui te semble juste, et ce sera toujours la bonne solution.

- Oui mais quand ce qui te semble juste n'est pas légal. Et que tu es le garant de la loi. C'est compliqué.

- Tu vois, tu le sais bien au fond de toi, ce que tu veux faire, insista Camille. Imagine-toi quelques années en arrière, pendant la Seconde Guerre mondiale. Si ç'avait été une famille juive, est-ce que tu aurais hésité à les cacher ? »

Joseph ne répondit pas tout de suite. « Tu as raison, je n'aurais pas hésité. Mais je ne veux pas mettre le village dans la difficulté, ni que Zyrkane et Roberto vivent cachés toute leur vie. »

Camille proposa : « Parles-en avec eux. Et puis, parles-en aussi au village. Il faut que ce soit une décision prise par tous, pas uniquement la tienne. Si on décide de garder avec nous Zyrkane, Roberto et Bellal, il faut que tout le monde soit d'accord. Surtout que comme l'a dit Edmond l'autre jour, les gens commencent à se demander pourquoi je prends la piste incendie tous les jours. »

« Ouais, sauf que plus tu le dis, moins tu as de chance de rester discret. Faudrait pas qu'un bon citoyen ait envie de se faire mousser auprès du préfet », grommela Joseph.

La voiture arrivait au bout de la piste. Camille se gara et sortit un gros sac du coffre. « Tiens, aide-moi. Porte ça. Je leur ai remonté des yaourts et des produits laitiers. Il faut que Zyrkane mange équilibré si on veut qu'elle ait suffisamment de lait pour le petit. »

Camille et Joseph entrèrent dans la cabane où Zyrkane était seule avec le bébé. Celui-ci dormait dans un berceau improvisé, réalisé à partir d'une mangeoire de brebis. La femme était assise à table et épluchait des pommes de terre. Elle ne sembla pas surprise de voir Joseph. Par gestes, elle leur proposa un café, puis sortit appeler Roberto. Des deux, c'était lui qui parlait et comprenait le mieux le français. Firmin entra lui aussi. Depuis que le bébé était né, il évitait de partir trop loin dans la montagne avec ses bêtes. Il préférait les laisser pâturer à proximité de la cabane pour être là au cas où.

Joseph ne savait pas trop par quel bout commencer. Du coup, ce fut Camille qui parla la première : « Joseph est le maire du village. Il est là pour parler de votre situation. Normalement, il devrait dire aux autorités que vous êtes là. Mais il n'a pas forcément envie de le faire. Il voudrait savoir comment vous envisagez l'avenir : si vous voulez faire les démarches pour devenir des citoyens français ou si vous préférez continuer à vous cacher. » S'assurant que Roberto comprenait, elle continua : « Il faut aussi qu'on en sache un peu plus sur vous. D'où vous venez, ce que vous avez fui... » Le visage de Roberto s'était fermé. Il s'adressa à Zyrkane dans une langue qu'eux seuls comprenaient. Ils échangèrent un moment puis Roberto prit la parole. D'une voix sourde, il raconta le pays en guerre qu'ils avaient quitté, les journées à marcher et les nuits à se cacher. La peur d'être surpris. L'angoisse de ne pas y arriver.

Dans la cabane, le silence était pesant. Zyrkane se leva pour aller bercer doucement Bellal qui s'était mis à pleurer. Elle lui fredonnait une chanson dans une langue que ni Joseph ni Camille ne comprenaient.

Roberto reprit la parole dans son français hésitant : « Vous avez aidé nous. Merci. Mais pas dire que nous ici. Pas dire Bellal. » Joseph gromella : « Pas dire, pas dire, tu en as de bonnes, toi. »

Firmin qui était resté dans un coin de la pièce sans prononcer un mot, prit la parole : « Joseph, laisse-les ici le temps que l'été se termine. On prendra une décision quand ce sera le moment de redescendre les brebis. Là, ils ne gênent personne. Ils se refont une santé. Bellal prend du poids. On verra bien à l'automne ce qu'il en est. »

« Et je dis quoi à ceux qui me posent des questions sur Camille qui monte tous les jours par la piste incendie ? Et je dis quoi à la préfecture si quelqu'un en parle ? »

« Qui tu veux qui en parle ? Il n'y a que Camille, Edmond, Julien, toi et moi qui sommes au courant. Edmond et Julien, ce ne sont pas des bavards. Si on leur dit de se taire, ils se tairont. D'ailleurs, ils n'en ont parlé à personne, pas vrai Camille ? A ceux qui te demandent pourquoi l'infirmière monte tous les jours, tu n'as qu'à leur dire que je me suis ouvert la jambe avec un

barbelé et que la blessure s'est infectée. Camille vient me refaire mon pansement chaque jour. Si il faut, je me mets un bandage sur la jambe pour faire plus vrai, c'est pas un problème. » Joseph secoua la tête : « D'accord, mais il faudra bien prendre une décision, un jour. On recule le problème, c'est tout. »

Camille sourit : « Oui, c'est sûr, mais ça permet à Bellal de grandir un peu au calme. »

Pendant les semaines qui suivirent, plus personne ne parla de ces étrangers qui vivaient chez le berger. Si par hasard des randonneurs passaient près de la cabane, Firmin leur expliquait que des amis à lui étaient venus le voir. Seul Roberto était souvent dehors. Avec les grosses chaleurs, Zyrkane et le bébé attendaient le soir pour venir prendre l'air.

Camille montait encore, mais une fois par semaine pour vérifier que Bellal grossissait bien. Ce qui était le cas.

Joseph, lui, avait pris la décision de faire comme s'il ne savait rien. Il avait prié Edmond et Julien de faire de même.

Le mois de septembre passa ainsi. Les arbres commencèrent à prendre leurs couleurs d'automne. Il faisait plus frais la nuit. Les jours devenaient plus courts. Traditionnellement, Firmin redescendait le troupeau la dernière semaine d'octobre. Si l'automne était vraiment beau, les bêtes restaient parfois à l'estive jusque début novembre, mais rarement plus. Cette année, il était bien décidé à retourner au village le plus tard possible pour laisser en paix Zyrkane et Roberto.

Ce jour-là, Camille arriva vers 17 heures. Après une rapide visite à la maman et au bébé, elle alla voir Firmin. « Tu as une idée de ce qu'on va faire ? » lui demanda-t-elle.

« Oui, j'y réfléchis chaque nuit. J'aimerais qu'ils passent l'hiver ici. Avec Roberto, on a renforcé l'isolation de la cabane. Il a coupé beaucoup de bois. J'ai fait exprès de planter plus de pommes de terre au printemps. Si on leur monte les provisions nécessaires et que l'hiver n'est pas trop rude, je pense que c'est jouable. On est sur bon versant. Il y a toujours un peu de soleil, expliqua le berger. Je leur en ai parlé. Ils voulaient repartir, mais je leur ai dit que le bébé était encore trop petit, qu'il fallait qu'ils restent encore un peu. Et toi, tu en penses quoi ? »

« Tu as sûrement raison, approuva Camille. Mais je ne sais pas comment Joseph va prendre la nouvelle. »

- On peut lui mentir, lui dire qu'ils sont partis.
- Non, il a été honnête avec nous depuis le début, nous devons l'être aussi.
- Tu as raison. Je te laisse lui présenter l'affaire. Par contre, il faut vraiment qu'on prépare l'hivernage pour la petite famille. »

Quand Camille expliqua à Joseph le plan de Firmin, il ne répondit rien. Il se contenta de soupirer et de passer la main sur son front dégarni. « Qui ne dit mot consent », pensa Camille en l'embrassant.

Les jours suivants, elle remonta régulièrement à la cabane, avec son 4X4 chargé de provisions, de couvertures, d'un gros stock de couches pour bébé qu'elle était allée acheter à plusieurs kilomètres de là pour passer inaperçue. De son côté, Firmin avait fait en sorte de mettre à l'abri de nombreux kilos de pommes de terre et de carottes. Plusieurs stères de bois avaient été coupés et rangés. L'hiver pouvait arriver.

Le premier mardi de novembre, Firmin prit le chemin du village avec ses bêtes. Il avait promis à Roberto et Zyrkane de monter plusieurs fois pendant l'hiver pour prendre de leurs nouvelles. Et c'est ce qu'il fit. Par chance, l'hiver fut doux. Pas de grosses gelées comme il peut y en avoir certaines années. Il ne neigea que deux fois et en petite quantité.

Quand le printemps fut de retour, Firmin monta presque tous les jours à la cabane. Bellal était un beau bébé de bientôt six mois. Zyrkane et Roberto étaient reposés, réconfortés. Cet hiver dans la cabane avait été pour eux l'occasion de vivre à nouveau normalement, sans peur. Pour Firmin, c'était un plaisir toujours renouvelé que de les retrouver. Et la réciproque était vraie.

Un matin, pourtant Zyrkane et Roberto expliquèrent à Firmin leur désir de reprendre la route. Roberto avait un cousin qui vivait en Italie et depuis le début, c'est là qu'ils voulaient se rendre. Firmin savait qu'ils ne resteraient pas à vie dans sa cabane, mais la nouvelle lui fit de la peine. Il alla chercher Camille pour voir comment il était possible de faire partir le couple et le bébé. L'infirmière ne voulut pas entendre parler de grand voyage à pied : pas question avec un enfant si petit. Elle décida d'emmener toute la famille dans sa voiture en Italie, malgré le risque qu'elle se fasse contrôler. Le cousin de Roberto se trouvait dans un petit village du nord de l'Italie qui n'était qu'à deux heures de route du col de l'Echelle, lui-même à deux heures du village de Lardier. Elle partit un matin avec eux, laissant un Firmin désolé à la cabane. Camille n'avait pas voulu qu'il l'accompagne. Elle revint le lendemain : le voyage s'était bien passé, le cousin de Roberto avait été très accueillant. Il avait du travail pour Roberto. Et il espérait que son cousin et sa femme pourraient bientôt obtenir la nationalité italienne, comme lui l'avait eue au bout de cinq ans de travail sur le sol italien. Le couple avait l'air heureux de terminer enfin son cheminement.

Firmin et Camille allèrent voir le maire pour lui dire un simple : « Ils sont partis ». Joseph hocha la tête, un brin soulagé, mais tout de suite il ajouta : « Ils sont dans de bonnes mains, au moins ? » Camille acquiesça.

Trente ans ont passé. Le village a bien changé. Joseph n'est plus maire depuis longtemps. Après cette histoire à la cabane de Sommelongue, il a choisi de ne pas se représenter aux élections. Le nouveau maire, un jeune qui a grandi au village, qui en est parti pour faire des études de commerce avant de revenir, a décidé de tout miser sur le tourisme. Grâce à un mécène, il a fait refaire les rues à l'ancienne, les façades des maisons en pierre apparentes. Il a rempli de multiples dossiers pour que la commune soit inscrite parmi les plus beaux villages de France. Et ça a fini par marcher. Le village est magnifique, fleuri sans relâche quel que soit le mois de l'année. Pour faire authentique, l' élu a même inventé quelques légendes dont les touristes raffolent. Ils aiment particulièrement venir caresser le rocher de l'abondance qui leur assurera la postérité. Pour contenter les familles, la municipalité a même aménagé un plan d'eau en contrebas du village.

Julien et Edmond sont morts tous les deux, il y a quatre ans, à quelques mois d'intervalles.

Camille, elle, est à la retraite depuis un bon bout de temps déjà. A 80 ans, elle est toujours aussi dynamique et enjouée même si sa vue lui joue parfois des tours. Il n'est pas rare de la croiser au détour d'une rue en train de se promener.

Firmin, lui, a profité de l'essor du village pour changer d'activité. Finis les moutons. Désormais, c'est lui qui gère le plan d'eau, la base d'activités nautiques et la buvette qui s'y trouvent. Il profite de ses jours de repos pour s'évader dans les montagnes qu'il a toujours connues. Il retourne souvent à Sommelongue, là où il gardait ses brebis. A chaque fois, devant la cabane aujourd'hui en ruine, il pense à Zyrkane, à Roberto et à leur bébé. Qu'est-il devenu cet enfant non déclaré ? A-t-il réussi à grandir normalement dans un monde où il n'était pas forcément bien accueilli ?

En ce jour de juillet, l'affluence est à son maximum au plan d'eau. La buvette ne désemplit pas. Les deux serveurs ne savent plus où donner de la tête. Derrière le bar, Firmin est là pour leur donner un coup de main. De là, il a une vision sur tous ceux qui occupent la terrasse. Ce sont des familles pour la plupart. Avec les enfants dans l'eau et les parents attablés devant une boisson. Lui aussi court de gauche à droite, sert les boissons, prépare les glaces, encaisse les consommations, nettoie les verres sales... Il aime bien cette effervescence vraiment à l'opposé de ce qu'il a pu vivre lorsqu'il était berger.

L'une des serveuses revient avec son plateau de verre vide et le pose sur le comptoir :

« Firmin, l'homme assis là-bas demande à te parler.

- Ah bon, tu le connais ?

- Il était déjà là hier avec sa femme et ses deux enfants. Mais il n'est pas d'ici. Il a une sorte

d'accent. J'ai l'impression que c'est un Italien.

- Un Italien ? Et pourquoi il veut me parler ?

- J'en sais rien, moi. Tu n'as qu'à aller le voir. »

La serveuse repart avec son plateau plein. Firmin prend le temps de mettre les verres à laver. A la dérobée, il regarde l'homme qui le demande. Il a les cheveux très foncés presque noir, la peau bronzée, mais comme la plupart des gens qui se trouvent autour de la plage. Les traits de son visage lui rappellent quelqu'un, mais il n'arrive pas à définir qui. Pendant qu'il essuie ses verres, il se demande bien pourquoi cet homme veut lui parler. « On dirait un homme d'affaires, se dit Firmin. Si il veut me racheter ma buvette, c'est hors de question. »

Firmin ne se presse pas. Ce n'est qu'une fois ses différentes taches terminées, qu'il s'approche:

« Vous vouliez me parler ? »

L'homme lève vers lui des yeux sombres et sourit. Ce regard, Firmin le connaît. Les mots qu'il entend confirment ce qu'il vient de comprendre : « Bonjour, je suis Bellal. »

Les yeux de Firmin s'embuent d'un coup. L'émotion le submerge. Sans un mot, il ouvre ses bras et serre contre lui cet homme auquel il a tant pensé durant toutes ces années.